UNESCO/ED/Conf.1/11
PARIS, le 25 juin 1948

ORGANISATION DES NATIONS UNIES
POUR L'EDUCATION, LA SCIENCE ET LA CULTURE

REUNION DES DIRECTEURS DE VILLAGES D'ENFANTS

du 4 au 11 juillet 1948, à Trogen, Suisse

Quelques conclusions au sujet des besoins de l'enfance déplacée

par Gwendolen E. Chesters
Service de l'Enfance, Ministère de l'Intérieur, Londres

Les matériaux qui ont servi à cet article proviennent essentiellement de l'expérience acquise en Allemagne durant la période d'après guerre, en ce qui concerne les enfants déplacés. Il a également été fait appel à l'expérience plus générale acquise auprès d'autres enfants qui ont perdu leur foyer et leur famille, et cela nous a permis d'aboutir à des conclusions plus vastes.

La plupart des problèmes abordés sont de nature psychologique et ont trait à la rééducation. Ils sont présentés tels qu'ils se sont posés et nous n'avons pas cherché à adopter une présentation plus académique. On trouvera également des jugements sur la valeur des diverses méthodes pratiques appliquées au traitement des enfants. Alors qu'il est fait mention des besoins et du comportement d'enfants d'âges divers, la discussion porte surtout sur les traits caractéristiques de l'adolescence.

Il serait peut-être utile de commencer par définir le terme d' "enfants déplacés", souvent employé à la légère, sans égard à son sens précis. Faute d'une telle définition, il serait difficile d'étudier davantage les besoins de ces enfants.

Prenons, par exemple, le cas d'une certaine Martha. A l'âge de sept ans, alors qu'elle faisait un jour des courses avec sa mère, la police ennemie fit soudain dans son village une rafle d'enfants. Elle dut rejoindre un convoi d'enfants et entreprendre un long voyage vers une destination inconnue. Au cours d'une des nombreuses haltes, elle fut séparée de tous ses camarades de son âge et placée dans une institution d'orphelins de nationalité étrangère à la sienne. Elle y resta quatre ans et, durant cette période, ne reçut aucune nouvelle de sa famille et de son foyer. Elle oublia sa propre langue, apprit à parler une langue étrangère, et en vint à accepter avec résignation son nouveau mode de vie. La fin de la guerre amena des enquêtes sur son identité et il s'avéra qu'aucun des membres de sa famille n'était encore vivant. Elle fut renvoyée dans son propre pays, maintenant étranger pour elle et une fois de plus elle dut quitter tout ce qui lui était devenu familier.
Joseph aussi est un enfant déplacé. A l'âge de 13 ans, il fut arraché à son foyer, emmené à l'étranger et mis dans un camp de concentration avec le reste

de sa famille. Jugé physiquement apte, il connut pendant quatre ans les travaux forcés et les pires brutalités. Aucun membre de sa famille n'a survécu. A 17 ans, il retrouva la liberté, mais aucun pays ne fut disposé à l'accueillir.

Telle a été l'existence de ces "enfants déplacés", - mot qu'on emploie souvent sans en mesurer tout le sens.

Ceux que vise essentiellement cet article ont tous été cruellement arrachés à tout ce qui était familier à leur enfance. Cette séparation a représenté pour eux quelque chose de comparable à une perte totale, telle que les adultes eux-mêmes en ont rarement éprouvée. Après cette séparation, ils furent conduits dans un pays étranger où une langue étrangère était parlée, dans des conjonctures bouleversantes et pour y mener une existence rebutante et souvent très dure. On en sait assez long quant aux effets d'un tel arrachement sur l'enfance pour comprendre aisément l'importance de la perturbation qu'ont subie ces enfants qui ont perdu le sens de la sécurité et toute confiance dans la vie. Celle-ci leur a refusé le cadre familier et ce ferme soutien dont ils avaient besoin, comme tous les enfants. Leur affectivité reflète actuellement la stupéfaction, la crainte et la détresse, et leur comportement témoigne des effets durables de l'ébranlement de leur confiance.

Non seulement ils se sont trouvés dans un pays étranger où l'on parlait une langue étrangère, mais l'usage même de leur propre langue leur était interdit. Ils ont triomphé de la menace d'un mutisme relatif en apprenant rapidement la nouvelle langue qu'on leur enseignait; toutefois cet apprentissage s'est fait avec plus ou moins de répugnance et de dégoût. La plupart d'entre eux avaient conservé quelque souvenir de leur langue maternelle, ne serait-ce que dans leurs prières. D'autres ont appris à parler sans remuer les lèvres, en gardant un visage de pierre. Il est facile d'imaginer le refoulement qui résulta de l'interdiction de s'exprimer librement et couramment comme ils avaient accoutumé de le faire.

Ils ont été privés pendant des années de toute possibilité normale de s'instruire et d'apprendre un métier, à un moment de la vie où ils en avaient particulièrement besoin et avaient tout à apprendre. Beaucoup d'entre eux étaient astreints à un travail forcé, souvent rebutant et dépourvu de sens.

Dans les camps de concentration ou de travail, les enfants vivaient dans des conditions très pénibles - froid, faim, saleté et dégradation. Ils furent tous témoins d'actes de violence, dont ils étaient souvent les victimes. Pour eux, la vie n'était que menace et dureté. La souffrance a parfois créé chez eux un comportement qui complique maintenant à l'extrême leurs sentiments sociaux. Sans doute ont-ils acquis, à cette rude école, une tendance particulièrement forte à protéger leurs camarades, mais il n'est pas moins vrai que l'instinct de conservation, les contraignait parfois à trahir ces mêmes camarades pour se procurer un supplément de pain et accroître leurs chances de survivre. Cependant, le remords persistant qu'ils éprouvent maintenant est pour eux un châtiment sévère.

La brutalité générale faisait de leur vie au camp une longue suite de souffrances. La réaction de l'enfant semble avoir été un acharnement à survivre et à se prouver à soi-même, au moins de cette façon, qu'il était à la hauteur des événements. Leur volonté de vivre semble être devenue un objet de préoccupation intensément consciente. Tout leur effort se concentrait sur le besoin d'échapper à la mort et, lorsqu'un relâchement de cet effort devenait, par hasard, possible il semble que ce loisir ait surtout pris la forme d'un rêve de prodigieuse liberté. En comparaison de ce qu'ils subissaient, tout leur semblait paradisiaque et le monde entier n'était pour eux qu'un pays de cocagne. L'univers en question, c'était bien en effet le lieu qui, un jour ou l'autre, allait les accueillir, où chacun d'entre eux trouverait le repos et les possibilités qu'ils rêvaient si ardemment. Ces rêves se sont poursuivis longtemps après le jour de la libération. Il n'est pas surprenant que le sens du réel ait été profondément faussé chez ces enfants, ou que celui des proportions ou des valeurs leur fasse particulièrement défaut. Si des personnes plus mûres ont été vivement affectées en se trouvant ainsi arrachées à la vie normale, les effets ne pouvaient être que plus profonds sur des enfants et des adolescents. Cette question de l'attitude générale à l'égard de l'existence sera développée plus loin, mais cela suffit sans doute pour donner quelque idée tout au moins de la signification complexe de l'expression "enfants déplacés".

Il convient d'aborder maintenant les formes de traitement immédiat auxquelles ces enfants ont été soumis ainsi que les circonstances dans lesquelles le comportement que nous décrivons plus loin a pris naissance. Lorsque les enfants quittèrent les institutions où les familles étrangères dans lesquelles ils avaient été placés au sortir du camp de concentration, un grand nombre d'entre eux furent conduits dans des camps ou des centres de rassemblement où vivaient des adultes ou des enfants également "déplacés". Certains enfants furent immédiatement adoptés par des familles. Toutefois, il n'était pas facile d'en trouver qui fussent disposées à les prendre en charge, car les personnes qui auraient été disposées à le faire avaient également souffert et voyaient devant elles un avenir incertain; elles se sentaient donc rarement en mesure d'accepter une responsabilité supplémentaire, même temporaire, à l'égard d'un autre enfant. Les choses étant ainsi, un grand nombre d'enfants furent réunis dans des centres spéciaux, dont certains étaient de dimensions réduites, d'autres relativement grands. Ces enfants étaient confiés à des membres d'organisations de secours, généralement de nationalités diverses, et également à des personnes adultes déplacées, tant dans les centres de rassemblement que dans les centres d'enfants. Les classes, les loisirs et des rudiments d'enseignement technique furent organisés aussi rapidement que possible. Des dispensaires furent également installés. Dans certains cas, les enfants furent envoyés dans divers pays d'Europe qui étaient prêts à les recevoir pour un temps : ils vivaient généralement dans des centres d'accueil, habituellement en compagnie d'adultes du pays. Là également, ils avaient des possibilités de s'instruire et parfois d'acquérir une formation plus poussée. Quelques-uns de ces enfants furent placés dans des familles où ils purent mener l'existence qui, ordinairement, est celle de n'importe quel enfant. On trouvera plus loin dans cet article des remarques sur la valeur de ces solutions diverses.

Nous allons maintenant faire part de quelques observations faites sur les enfants durant leur première période de réadaptation. Dans l'ensemble, rien de frappant dans leur comportement; mais on a pu parfois observer des symptômes aigus physiques et mentaux. Pourtant, il était possible de déceler des indications légères et moins ostensibles de la dureté de leur existence passée. Beaucoup d'entre eux avaient un visage fermé et une voix blanche et monocorde, double résultat de l'interdiction de parler leur propre langue dont il a déjà été question. Ils avaient fait grand effort pour conserver quelque usage de leur langue maternelle et, dans bien des cas au prix de risques graves. Ainsi que le petit Jacob nous l'a expliqué "Nous étions décidés à garder notre propre langue, et parfois nous arrivions même à chanter nos propres chansons à voix très basse, mais si on nous avait surpris, on nous aurait tués". Il importe aussi de ne pas perdre de vue qu'une telle menace pouvait porter sur un acte aussi simple et quotidien que la parole. En apprenant à parler bas, les lèvres immobiles, ils arrivaient à ne pas se trahir. La dissimulation devint un élément constant et nécessaire de la vie quotidienne, et ce n'est qu'assez longtemps après leur libération qu'ils laissèrent tomber le masque. Il leur fallut bien plus longtemps pour comprendre que la fraude n'est pas constamment nécessaire à l'existence de tous les jours.

On pouvait observer également chez un grand nombre d'entre eux une appréhension générale. Au moindre bruit, au simple appel un peu brusque de leur nom, ils avaient tendance à sursauter ou à jeter autour d'eux un regard inquiet, puis à rire un peu convulsivement lorsqu'ils découvraient que rien ne les menaçait; mais dans l'ensemble, leur comportement ne révélait rien de très particulier.

Peu à peu, cependant, d'autres symptômes de désordre général se firent jour. La plupart d'entre eux témoignaient par moments d'une vive anxiété quant à l'impression qu'ils produisaient sur autrui. Ils demandaient souvent "Est-ce que nous sommes comme les autres ?", "Est-ce que nous agissons comme les autres ?", "Nous trouvent-ils comme eux ?". Cette peur de paraître différent était souvent évidente et il s'avéra que "différent" signifiait pour eux "inférieur". Un jour, des garçons et des filles de 16 ou 17 ans furent emmenés en excursion. Au cours de la matinée, certains d'entre eux se séparèrent des autres. Or, à cette époque ils commençaient à prendre de l'assurance et chacun d'entre eux ayant un peu d'argent de poche, nul ne s'inquiéta beaucoup à leur sujet. Au soir, ils revinrent à la pension, fatigués et affamés. Lorsqu'on leur demanda s'ils avaient pris un repas, ils répondirent "Non, nous avions peur d'entrer dans un restaurant et ne pas savoir comment nous comporter : les gens auraient vu que nous sommes différents". Un autre groupe de trois garçons âgés de 18 ans préparait le thé pour une visiteuse. Ils le lui servirent avec une courtoisie étudiée puis, comme la visiteuse s'apprêtait à partir, l'un d'eux demanda "Est-ce que c'était bien ? Est-ce que nous avons fait les choses comme il faut, comme le font les autres ? Nous n'étions pas sûrs de nous rappeler comment ça se fait, mais nous voulons être comme tout le monde." Un autre groupe de garçons et filles de 16 ou 17 ans fut convié à une réunion où leur furent présentés des plats abondants et appétissants. Il fallut quelque

persuasion pour les inciter à se servir des plats qu'on leur tendait et ils mangèrent très lentement. On put remarquer également qu'ils s'observaient les uns les autres de très près, puis ils se mirent à refuser ce qu'on leur offrait, très évidemment avant d'avoir apaisé leur faim. Lorsque quelqu'un leur fit remarquer qu'il est très normal de manger à sa faim et qu'il y a de quoi contenter tout le monde, l'une des jeunes filles s'écria : "C'est que nous voulions être sûres de nous tenir bien. Nous ne voulions pas laisser voir que nous ignorons ce que font les gens normaux". Ce souci d'être comme les autres et la crainte de paraître différents se manifestait chaque fois qu'une situation nouvelle se présentait. On put observer que cette préoccupation était très tenace chez la plupart d'entre eux et contribuait fâcheusement à leur manque général de confiance.

A ce sentiment d'avoir tout perdu et de ne suffire à rien venait s'ajouter la conscience d'avoir eu une éducation interrompue et chez un grand nombre d'entre eux cet état d'âme aboutit à une profonde rancoeur contre l'existence ainsi qu'à un sentiment très vif d'infériorité. Une forte proportion de ces enfants, après leur captivité, ne savaient plus lire ni écrire dans leur propre langue et peu d'entre eux avaient appris à le faire dans la langue nouvelle. La crainte de laisser paraître ces lacunes et le grand désir d'avoir une possibilité de rattraper le temps perdu étaient particulièrement caractéristiques chez ces enfants. Cette nécessité pour eux de tout réapprendre sur une base élémentaire posa maint problème spécial. Lorsqu'au cours d'une formation quelconque, il s'avéra qu'ils avaient encore de la difficulté à lire et à écrire, l'effort devint souvent trop intense pour eux et, bien qu'ils fussent très désireux d'acquérir cette formation, ils avaient souvent tendance à se dérober à leur tâche. Ils ne tardèrent pas à appliquer une fausse hiérarchie des valeurs aux diverses formes d'activités. Le travail manuel, par suite du travail forcé qu'ils avaient accompli, devint en général dans leur esprit quelque chose d'inférieur et de méprisable, alors que le manque de possibilités d'ordre intellectuel dont nous avons déjà fait état tendait à faire naître chez eux un respect exagéré pour le travail intellectuel.

D'autres caractéristiques significatives se précisèrent à la faveur de contacts plus étroits avec ces enfants. De bien des manières, leur sensibilité était en apparence moins intense qu'on n'aurait pu s'y attendre après les événements qu'ils avaient traversés. Un grand nombre d'entre eux parlaient assez légèrement de leurs souffrances personnelles. Un garçon qui avait perdu les dents de devant expliqua en toute simplicité que s'il n'avait plus de dents, c'était à cause des coups de pied des gardiens du camp et il fit cette remarque du ton de quelqu'un qui parlerait de la perte d'un bouton. Des faits analogues furent cités par d'autres enfants de la même manière et on put remarquer dans leurs commentaires sur les sévices inouis infligés dans les camps de concentration la même qualité de désinvolture apparente. Certains d'entre eux, à la sortie du camp, avaient fait photographier certaines scènes caractéristiques; ils présentaient des images les plus affreuses comme si elles ne tiraient pas plus à conséquence

que les vignettes des paquets de cigarettes. Cette attitude de détachement semblait être pour eux une protection contre des souvenirs trop accablants. Toutefois, parallèlement à cette insensibilité apparente, ils témoignaient par moments d'un besoin irrésistible de faire un récit intarissable de ces horreurs, et là encore on peut voir la preuve de la profonde perturbation dont ils étaient victimes. L'une des jeunes filles, âgée de 17 ans, précisa qu'elle avait conscience de son insensibilité et s'en inquiétait. Elle demanda un jour "Pensez-vous que je me sentirai jamais normale un jour ? Voyez-vous, les événements heureux que j'apprends ne me font pas plus de plaisir que les malheurs ne me font de peine : je ne ressens rien". Cette jeune fille criait souvent dans son sommeil et elle était la proie de terreurs très vives. Pendant deux années passées dans le camp de concentration, elle avait été chargée de marquer sur une liste, plus ou moins au hasard, les noms de ceux de ses compatriotes qui devaient mourir chaque jour.

Sur un point du moins, leurs émotions se manifestaient avec violence : alors que l'évocation de leurs propres souffrances les laissait assez indifférents, la détresse que leur causait la perte de leur famille était intense et manifeste. Un garçon déclara "Oui, ils m'ont fait bien du mal, mais qu'ils aient mis ma mère dans la chambre à gaz et fait mourir mon père sous les coups, je ne pourrai jamais l'oublier". Leur détresse était évidente et profonde lors des anniversaires ou des fêtes religieuses qui leur rappelaient le foyer, et c'est alors qu'ils sanglotaient, désolés et le coeur brisé. Chez certains d'entre eux, on put observer que cette détresse était la source d'une grande amertume et d'un cynisme général. Chez d'autres, il n'en était pas ainsi. Certaines familles, qui s'attendaient sans doute à une catastrophe de ce genre, donnèrent à leurs enfants des lettres d'adieu à conserver. Dans ces lettres, il était dit aux enfants que la haine et l'amertume ne sont d'aucun secours. Le père de Walter écrivait à l'intention de son fils "Qu'il n'entre aucune haine dans ton coeur, mon fils". La détresse n'était pas la seule émotion causée par la perte de leur famille. Wilhelm, qu'on ne pouvait persuader de se coucher avant deux ou trois heures du matin, disait "Voyez-vous, mon père était médecin, et il aurait désiré que je m'instruise; je dois donc à sa mémoire d'agir ainsi". D'autres respectaient avec exactitude les règles de la politesse ou leurs devoirs religieux, afin, comme ils le disaient, d'honorer la mémoire de leurs parents.

D'autres symptômes moins nets d'un certain désordre intérieur prenaient parfois une forme déconcertante. On observait souvent que les enfants avaient des exigences exorbitantes à l'égard de leur entourage. Ils demandaient souvent qu'on leur donnât diverses choses, en ajoutant "Je n'en ai pas, il faut donc que vous me le donniez". D'un autre groupe, accueilli dans certain pays, on découvrit bientôt après son arrivée qu'il avait mis au point une manière intéressante de satisfaire ses besoins. Les enfants s'étaient confectionné des brassards portant en grosses lettres le nom du camp de concentration d'où ils venaient et, ainsi décorés, ils parcouraient les principales rues de la ville. Tout d'abord, ce moyen leur réussit, car ils furent choyés par les personnes compatissantes, qui les emmenaient au restaurant et au cinéma; mais leur ambition ne se bornait pas là; ils se mirent à entrer dans les boutiques

et à demander des objets, en ajoutant "Il faut que vous nous le donniez; nous sommes les enfants du monde qui ont le plus souffert". Ils manifestèrent un étonnement qui n'était pas joué lorsque leurs exigences étaient mal accueillies.

Leurs tendances quelque peu névropathiques n'avaient bien entendu pu être qu'aggravées par une longue rupture avec la vie habituelle, et par leurs rêves irréels de prisonniers. Ils ne doutaient pas que le monde réel les attendît pour leur offrir tout ce qu'il y a de meilleur. Ils ne pouvaient tolérer sans une vive réaction que leur attente fût trompée sur un point quelconque. Ils avaient la plus grande difficulté à comprendre pourquoi ils ne pouvaient avoir exactement tous les vêtements qu'ils réclamaient et à croire à l'existence des restrictions et même des barrières douanières. Un jour, Max reçut un paquet de quelque parent qu'on venait de lui découvrir à l'étranger et qui avait la réputation d'être très riche. Il était tout disposé à partager les sucreries et les raisins secs, mais il se refusa à montrer ce que le paquet contenait d'autre. A un moment donné, il jeta sur la table une paire de chaussures en bon état mais déjà portées, et déclara avec grand mépris "C'est donc ça l'Amérique". Le ressentiment des enfants devenait très vif lorsqu'il était impossible de satisfaire leurs exigences ou qu'on tardait un peu à leur procurer ce qu'ils considéraient comme nécessaire. C'était, à leurs yeux, malveillance ou mesquinerie. Un ressentiment de cette nature les amenait souvent à commettre des délits, particulièrement lorsque les circonstances leur rappelaient de quelque manière les souffrances passées. Un groupe de garçons âgés de 17 à 18 ans découvrirent, en arrivant dans une pension, qu'on leur avait fourni des couchettes et non des lits. Ils demandèrent immédiatement des lits véritables. On ne put les persuader qu'il n'était pas possible pour le moment de leur procurer une autre sorte de lits. Peu de temps après, on les surprit en train de mettre les couchettes en pièces et ils expliquèrent qu'ils ne croyaient pas ce qu'on leur avait raconté; ils étaient parfaitement certains qu'il y avait quelque part des lits ordinaires et, en tout cas, ils ne pouvaient tolérer "l'insulte" de se voir donner "des lits de camps de concentration". Un autre groupe considérant que les conditions d'existence qu'on leur faisait manquaient de confort (il s'agissait en fait d'un foyer d'enfants très simple, à la campagne), devinrent insubordonnés et difficiles. Lorsqu'on leur suggéra qu'ils pourraient eux-mêmes améliorer leur confort, il en résulta un sursaut d'éloquence "Nous n'aimons pas cet endroit, et nous ne ferons pas ce que vous nous dites de faire et tout ce que vous nous ferez nous est égal. Vous pouvez nous affamer si vous le désirez, nous avons eu faim avant; vous pouvez nous abandonner dans la montagne, nous avons eu froid avant, et vous pouvez amener votre police, ça nous est égal, nous avons déjà eu affaire aux S.S. et nous saurons faire face à votre police, mais nous ne resterons pas ici". Il n'avait pas été question de dispositions de ce genre, mais la déception que leur causait la découverte de l'irréalité de leur rêve de libération provoquait chez eux une agressivité intense. Les plus jeunes avaient également tendance à causer des difficultés analogues, peut-être du fait que dans leur état d'anxiété générale, une privation évidente même apparamment

légère était plus qu'ils n'en pouvaient supporter. Trois enfants, âgés de neuf à dix ans, s'enfuirent du Centre d'accueil car, ainsi qu'ils l'expliquèrent, on leur donnait du pain noir. C'était à l'origine des enfants de paysans habitués à la maison à manger du pain noir. Lorsque leur objection au pain fut débattue avec eux et avec le reste de leur groupe, aucun de ces enfants n'ayant plus de 14 ans, il déclarèrent "Oui ! nous voulons du pain blanc, et du chocolat et des gâteaux, et nous voulons danser et aller au restaurant et nous promener en voiture; or ici, on nous donne de la soupe et du pain noir, et on nous fait coucher de bonne heure et aider à faire le ménage. Oui, bien sûr, nous jouons et nous allons en classe, nous nous promenons dans le village et dans les bois et nous ne trouvons pas cela suffisant. Nous ne voulons pas rester ici, nous aimons même mieux retourner en Allemagne". Les adultes qui avaient la charge de ces enfants pouvaient facilement apaiser ces révoltes en ne leur attachant que relativement peu d'importance en elles-mêmes et en y voyant une voie facile d'expression pour l'anxiété profonde qu'éprouvaient ces enfants lorsqu'ils se demandaient ce que la vie leur réservait et s'ils pouvaient lui faire confiance. Il fallait également les rattacher à la difficulté d'accepter le trantran quotidien après les heures d'angoisse et de lutte vécues en captivité et après tant de rêves d'une liberté utopique. On put observer que, lorsque les enfants étaient assurés qu'on comprenait leurs sentiments, ils se calmaient et réapprenaient à supporter les déconvenues inhérentes à la vie quotidienne. Toutefois, lorsque les grandes personnes ne les comprenaient pas, ou se lamentaient parfois, après tant d'efforts, sur leur "ingratitude", l'anxiété des enfants s'accentuait de telle sorte que la situation devenait intenable.

La plupart de ces difficultés, apparentes ou non, étaient aisément prévisibles, en la circonstance, et d'autres aspects plus précis du comportement des enfants exigeaient également des soins attentifs. L'un de leurs besoins les plus pressants semble avoir été celui d'être mis à même de reprendre leurs études. Aussitôt après leur libération, les enfants demandèrent des maîtres et des devoirs. Ils avaient un sentiment très vif d'avoir oublié presque tout ce qu'ils savaient auparavant, et d'avoir été très longtemps privés des possibilités ordinaires d'acquérir des connaissances et une formation technique. Leurs efforts pour s'instruire étaient inlassables et il fallait souvent recourir à la persuasion pour les amener à prendre quelques loisirs. Ils demandaient avec insistance qu'on leur procurât une formation quelconque; en effet, la possibilité de gagner sa vie devenait pour eux le début de la liberté. Stanislas, auprès duquel on insistait pour qu'il s'accordât quelques amusements puisque désormais il était libre et qu'il pouvait faire comme les autres enfants répondit "Non, je ne peux pas; je ne serai libre que quand j'aurai passé mon examen et que je pourrai commencer à travailler". On s'étonna qu'ils fussent capables d'une attention et d'un effort aussi soutenus dans l'anxiété que ne pouvait manquer de leur causer leur situation, mais dans l'ensemble, les enfants se montrèrent très capables de mettre à profit toutes les occasions de s'instruire qui leur étaient offertes. Leur préférence allait généralement au travail intellectuel,

mais, tout en acceptant volontiers la formation technique, ils considéraient comme indignes d'eux, et comme une perte de temps, les tâches apparemment plus simples, comme le jardinage et les travaux domestiques. Toutefois, lorsque les jeunes filles avaient la possibilité de recevoir un bon enseignement ménager, elles l'accueillaient volontiers. Mais de graves difficultés surgissaient lorsqu'il n'était pas possible de donner de suite à ces enfants les moyens de s'instruire et d'apprendre un métier, ou lorsqu'ils devaient se résigner à une période d'attente où ils recevaient des soins physiques mais aucun enseignement. Ce renoncement forcé, et la déception qui en résultait, provoquaient des remarques de ce genre: "Nous avons déjà perdu 5, 6, 7 années de notre vie, nous ne pouvons supporter d'attendre encore, ne serait-ce que cinq minutes." Dans certains pays d'accueil, ces sentiments n'étaient pas compris et il devint donc nécessaire d'examiner avec le plus grand soin les offres d'hospitalité qui, non seulement étaient de caractère temporaire, mais où les possibilités de formation professionnelle étaient réduites ou inexistantes.

La qualité des sentiments des enfants en général mérite qu'on s'y attarde davantage. Ils étaient, certes, prompts à la colère et à la violence, comme nous l'avons déjà dit, et ils se laissaient aller à l'anxiété et à la détresse, mais on pouvait observer chez eux des qualités prononcées de cordialité et de courtoisie en dépit de la dureté de leur existence passée. Il ne semblait pas qu'en aucune façon leurs souffrances les aient durcis. Ces souffrances mêmes avaient peut-être développé en eux une tendance à aimer et à protéger leurs camarades. Lorsqu'un enfant manifestait sa détresse, c'étaient ses amis qui le consolaient et c'est vers eux qu'il se tournait en premier; c'était généralement un ami qui se faisait l'interprète de la désolation à laquelle un autre enfant se trouvait en proie. De même, lorsqu'un enfant recevait de bonnes nouvelles inattendues, par exemple s'il découvrait qu'un de ses parents avait été épargné, il demandait s'il n'y avait pas d'aussi bonnes nouvelles pour son camarade.

Une courtoisie surprenante se manifestait dans leur façon de traiter les visiteurs; ils veillaient en effet à ce que ceux-ci aient tout le confort et toute la nourriture qu'ils désiraient. Une personne de passage au centre d'accueil, où les couchettes avaient été mises en pièces, dut se mettre en route tard dans la soirée, alors qu'il faisait déjà nuit. Le chemin qui menait à la gare s'étendait sur plus de trois kilomètres de prés et de bois, et six ou sept garçons s'offrirent à l'accompagner. La clarté des étoiles illuminait les champs, mais lorsqu'on arriva dans les bois, les ténèbres se firent très épaisses. Les garçons s'arrêtèrent et s'entretinrent quelques instants dans leur propre langue. A moment donné, l'un d'eux, qui savait un peu d'anglais et aimait à le parler, dit avec hésitation : "Nous ne savons pas si c'est permis, mais il fait très noir dans les bois et nous ne voulons pas que vous tombiez; alors si c'est permis, je prendrai votre bras, mais seulement si c'est permis." Il résultait de la brutalité de leur expérience que dans bien des cas, toute autorité leur devenait intolérable. Durant des années, celle-ci avait été pour eux une force du mal et un moyen de les exploiter à tous prix. Cette force ne participait en aucune manière de la sagesse et de la bienveillance. Il

fallait déployer des trésors de ruse pour la circonvenir, ou de détermination inébranlable pour la défier. C'est ainsi que, souvent, ils renouvelèrent des délits qui, dans le passé, avaient souvent été pour eux le seul moyen de survivre. En raison de toutes les violences qu'ils avaient subies, ils en vinrent à se sentir extraordinairement forts et plus qu'à la hauteur de n'importe quel événement. S'ils se sentaient suffisamment brimés ou défiés, tout leur était bon pour arriver à leurs fins.

Certains enfants, surtout parmi les plus âgés, prenaient réellement conscience de leurs besoins les plus profonds. Ils disaient :"Nous nous sentons tellement forts, voyez-vous, que quelquefois nous avons peur de ce que nous serions capables de faire. Nous avons tout supporté et nous ne craignons plus rien. Quand nous nous mettons en colère, nous nous demandons jusqu'où nous pourrions aller. Quand on a tué une fois, pourquoi ne recommencerait-on pas ?" Le fait est que nombre d'entre eux avaient tué au moment de leur libération, sinon avant, et il y avait beaucoup d'autres actes qu'ils avaient commis peu de jours après leur sortie du camp qu'ils s'estimaient souvent capables de commettre à nouveau s'ils y étaient suffisamment poussés.

Certains d'entre eux posaient leurs problèmes en termes encore plus précis. Ils avaient conscience du cynisme profond qu'ils partageaient avec tant de ceux qui avaient été en contact avec les nazis, soit comme alliés, soit comme ennemis. Ils n'avaient plus confiance en personne et cherchaient l'intention secrète de toutes les paroles ou de tous les actes, et c'est à grand peine qu'on arrivait à les convaincre que les choses étaient réellement ce qu'elles semblaient être. Ils ne croyaient en rien ni en personne. Tout se passait comme si, après avoir vu surprendre et exploiter à des fins mauvaises la bonté et la faiblesse, et souvent les intentions les plus pures, ils avaient perdu leurs derniers restes de confiance dans une honnête simplicité. Il leur était donc facile de dire une chose en en pensant une autre, et de faire le geste qu'ils pensaient attendu d'eux, pour mieux dissimuler leur conduite subversive. A titre d'exemple, nous citerons le cas d'un groupe d'enfants, qui semblaient mener, dans un sanatorium, une existence stable, joyeuse et calme, mais étaient en réalité en train de faire faire le double de toutes les clefs, tant des pièces que des ascenseurs et des armoires à provisions, afin d'avoir secrètement accès à tout ce que contenait la maison. Ils expliquèrent que, ne pouvant faire confiance à personne, il valait mieux se servir soi-même. D'autre part, un grand nombre d'entre eux se préoccupaient de ce qu'ils appelaient leur "démoralisation". Ils déclaraient avoir perdu leur "idéal" et avoir besoin qu'on les aidât à le retrouver. Certains disaient se sentir sans âme. Après avoir tant lutté pour survivre, ils se demandaient maintenant :"A quoi bon ?" Bien qu'à de nombreux égards ils fussent relativement peu développés, ils avaient, à certains points de vue, acquis, par force, une maturité inusitée. Ils s'irritaient facilement d'être confiés à des gens qui donnaient la moindre impression de moins bien connaître la vie et d'être moins capables d'en surmonter les difficultés que ceux dont ils avaient la garde. Ils se fâchaient et manifestaient ouvertement leur scepticisme lorsqu'on affectait de les comprendre. Nous rapporterons à ce propos les paroles d'un groupe d'enfants : "L'homme qui nous a le plus aidés, c'est celui qui a dit :"Il n'y a qu'une chose que je

comprends, c'est que je ne vous comprends pas encore." Ils réclamaient parfois des maîtres "très âgés", non pas ceux qui ont "les cheveux blancs" et "des barbes blanches", mais ceux "qui connaissent la vie".

Il nous reste maintenant à dire quelques mots des mesures pratiques qui ont été prises à leur endroit et à formuler brièvement quelques conclusions sur la valeur des divers modes de traitement. Les réactions de ces enfants à la rééducation collective à laquelle ils étaient soumis, ont montré de diverses manières ce que représentait pour eux la perte de leur vie familiale et l'obligation prématurée d'une vie commune dans un camp ou une institution quelconque. Dans les foyers d'enfants, à l'exception du lit et des vêtements, la plupart des objets étaient à tout le monde; il y avait parfois même une bourse commune. Cependant, l'enfant montrait son besoin de posséder quelque chose en collectionnant des objets apparemment dénués de valeur et en décorant avec amour la partie de la chambre qu'il occupait. L'existence d'une bourse commune fit assez bien ressortir ce genre de problème. Les enfants constituaient un comité qui décidait de l'emploi des fonds. Chaque enfant, lorsqu'il avait besoin de quelque chose, soumettait sa demande au comité et il appartenait à celui-ci de décider si l'argent lui serait octroyé ou non. En cas de refus, l'intéressé ne se pliait que très difficilement à la décision du comité. Dans les foyers, les enfants accomplissaient à tour de rôle les divers travaux domestiques, et cela même fut fréquemment la source de difficultés. Souvent ils se faisaient tirer l'oreille ou se dérobaient à leur tâche. Il n'était pas rare que la façon d'effectuer et de répartir le travail fût discutée en commun par les enfants et par le personnel du centre d'accueil : sur le moment, les enfants semblaient s'incliner devant la décision générale, mais le personnel avait constamment la déception de constater que le travail restait à faire. Il est possible de se demander si ce régime de vie commune était vraiment indiqué pour des enfants qui venaient de connaître tant d'émotions. A bien des égards, cette existence leur imposait des devoirs que seules les personnes ayant une maturité complète peuvent généralement accepter sans trop de répugnance. Ces enfants n'avaient pas fait l'apprentissage ordinaire de la coopération véritable, pas plus que leur développement n'avait été normal. Le cadre familial et social leur avait manqué trop tôt; or, c'est lui qui permet à chacun de satisfaire des besoins d'affection et de protection, tout en l'affranchissant graduellement du besoin d'être aidé et en lui faisant peu à peu conquérir son indépendance. Qui aurait pu attendre de ces enfants qu'ils fussent capables de participer à une vie commune exigeant un tel degré de maturité. A bien des égards, ils témoignaient encore d'un besoin prononcé de s'appuyer sur quelqu'un, d'être aimés par quelqu'un, et l'indépendance, en même temps que la coopération totale qu'on leur imposait, avaient tendance à aggraver, plutôt qu'à atténuer, un état de dépendance qui témoignait de leur manque de maturité. Tout cela jeta le plus grand trouble dans les esprits des membres du personnel du foyer. Il est intéressant de comparer le comportement de ces enfants à celui de la minorité qui fut placée dans des familles. Cela n'alla pas non plus sans difficultés. Parfois, la vie familiale ordinaire commença par les dérouter, mais, relativement vite, ils semblèrent s'y adapter. Dans quelques cas, ils commirent de menus délits. C'est ainsi que certains garçons placés en apprentissage se dérobaient parfois à leur travail, mais un problème très réel était généralement à

l'origine d'une telle conduite. Ils pouvaient, par exemple, avoir atteint le stade de leur formation professionnelle où il devenait nécessaire de lire le mode d'emploi de telle ou telle machine, et c'est alors qu'ils découvraient, comme une dure réalité, combien leur manquaient les connaissances ordinaires des enfants de leur âge. Il leur était évidemment pénible d'avouer qu'ils ne savaient pas lire et non moins difficile de faire l'effort nécessaire pour apprendre, et l'école buissonnière fut la première échappatoire qui leur vint à l'esprit. Toutefois, la vie familiale permettait de remédier assez facilement à ces faiblesses et il s'avéra que, dans l'ensemble, les enfants entourés de soins familiaux retrouvaient leur équilibre et atteignaient très rapidement le niveau de développement caractéristique des adolescents de leur âge, et se conduisaient comme tels.

Le problème qui, pour ces enfants, se posait de la manière la plus pressante, restait celui de leur avenir. Nombre d'entre eux n'avaient ni famille ni pays pour les accueillir. Pour eux, l'incertitude persistante des années futures ne faisait qu'accroître leur souffrance et leur hostilité. Elle accentuait chez eux le sentiment d'être inutiles à tous et rejetés par tous, dans un monde plein de périls ou tout effort pour participer à la vie collective, si acharné qu'il fût, leur semblait vain. C'était comme si personne ne voulait reconnaître la valeur de cette participation. Ils se sentaient à la merci des circonstances et des décisions sans appel qui seraient prises à leur égard. Ils étaient ainsi tout préparés à devenir des névropathes ou des "enfants difficiles". Ils avaient l'étoffe de bons citoyens qui auraient pu se rendre utiles à la communauté qui les eût accueillis, mais cette chance leur était généralement refusée. Leur impatience croissait au fil des jours inutiles et peu à peu leur colère qui montait étouffait l'amour qu'ils portaient en eux. Ce n'est pas seulement l'apprentissage de la violence verbale qui avait ainsi, des années durant, développé cette agressivité ; c'était aussi la violence et la cruauté de la vie qu'ils avaient menée. Tout capables qu'ils fussent d'un comportement cordial et constructif, c'étaient aussi bien des bandits en puissance. La vie ne comportait pour eux aucun des freins habituels ; la nécessité de toujours attendre et les marques d'antipathie étaient pour eux de nouvelles provocations singulièrement dangereuses.

Ceux qui ont reçu mission d'organiser la rééducation de ces enfants doivent comprendre que leur plus grand besoin est sans doute celui d'un avenir stable et qu'il convient de leur donner sans délai toutes assurances à ce sujet.

Nous exposerons plus tard, avec plus de détails, les conclusions brièvement esquissées dans le présent article.